

Édition

Chagrin d'école, Daniel Pennac, Gallimard 2007

À qui la faute ?

Les services de correction ont quasiment disparu des maisons d'édition. Même dans les collections les plus prestigieuses, il est aujourd'hui impossible d'ouvrir un livre sans rencontrer, au détour d'un paragraphe, une coquille ou une faute de grammaire. Et le pire est à venir.

Ô ma mémoire, Stéphane Hessel, Seuil 2006

On publie de plus en plus de livres, on les corrige de moins en moins

« **O**h ! là, là ! le Goncourt 2011 est plein de fôtes. Heureusement qu'on corrige ! » Ce billet, écrit le 14 novembre dernier par un collectif d'internautes mettant en ligne gratuitement (et illégalement) des ouvrages en vente, a provoqué l'embarras de Gallimard. Pourtant, seulement une vingtaine de coquilles ont été repérées dans *L'Art français de la guerre*. Un chiffre faible pour une œuvre de 600 pages. Vous avez été plusieurs dizaines à nous écrire pour signaler des erreurs rencontrées lors de vos lectures. Fautes de grammaire, coquilles ou légendes photo incorrectes, votre constat est sans appel : la qualité des livres se dégrade. « *L'édition est rentrée de plain-pied dans le bouillonnement de la production au moindre coût, de plus en plus bâclée au grand dam des lecteurs* », dénonce ainsi Guy M., de Beuzevillette (76). « *Il faudrait, chaque mois, un supplément complet de Que Choisir pour répertorier les erreurs* », écrit Vincent L., de Neuilly-sur-Seine (92). Exemples à l'appui, vos courriers incriminent l'ensemble des éditeurs, y compris les collections de prestige. « *Il y a moins de ventes, donc moins de recettes par titre*, se défend Xavier Pryen, directeur des éditions L'Harmattan. *La question est donc : quelles dépenses réduire ?* » Résultat, « *en quinze ans, la profession de correcteur s'est effondrée* », alerte Patricia Nerre, présidente de Formacom, école qui forme une quarantaine de professionnels par an. Quand ils n'ont pas totalement disparu, remplacés par des logiciels, les services de correction ont été réduits au strict minimum. Chez Grasset, au Seuil ou chez Gallimard, les

suppressions de postes ont été nombreuses ces derniers temps. « *Dans les années 70, notre service de relecture était considérable*, se souvient Ronald Blunder, de Hachette Livre. *Petit à petit, l'équipe s'est réduite du fait de départs en retraite non remplacés.* » « *C'est pour la bonne cause, ça permet de faire vivre ceux qui restent, puisqu'il y a de moins en moins de travail* », soupire Marie*, correctrice pour 10/18 et Gallimard. Moins de travail ? Avec pas moins de 74 788 titres publiés en 2009, contre 39 054 en 1990, l'activité éditoriale est en pleine croissance. Mais les ouvrages sont aussi beaucoup moins corrigés.

Une relecture au lieu de trois

Traditionnellement, une correction complète s'effectue en trois étapes. Le manuscrit est d'abord retravaillé par un lecteur-correcteur chargé de vérifier le fond (dates, noms, lieux...). Cette étape, la « préparation de copie », s'effectue à un rythme lent : 9 000 signes (la longueur de cet article en comptant les lettres et les espaces entre les mots, appelés « signes » dans l'édition) par heure. Une fois les modifications validées par l'auteur, une première épreuve est imprimée et relue un peu plus rapidement (12 000 signes par heure) par un correcteur. À lui de corriger les coquilles, fautes de grammaire et d'orthographe. Une troisième personne fait ensuite une dernière vérification.

Aujourd'hui, ce troisième passage est exceptionnel, Hachette ayant été le premier à le supprimer. Pis, « *même chez Gallimard, il arrive parfois que l'on saute la préparation de copie si le manuscrit est jugé bon. C'est encore rare, mais*

choisi de mettre à plat ce que j'ai
ne mesure j'ai eu la chance d'im
ors normes où devrais-je dire
ainsi voyager à l'autre bout du
ays plus sujets à la une de l'a
de séjours touristiques

regard
écrit une sorte de p
année. La nuit du solstice d'été
crépuscule commençait seulement
millions de crickets invisibles
semblée dans un bar, s'arrêta
ment, comme s'ils étaient
rogers.

A. LECOMTE POUR QC (9)

Avions poubelles, Lisa Bleysac,
Les éditions de l'Arbre 2010

El Sid, Chris Haslam,
Éditions du Masque 2006

AUTOENTREPRENEURS

UNE PRÉCARISATION FORCÉE

Pendant des années,
certains correcteurs – en
majorité travailleurs à
domicile – ont été payés
en droits d'auteur, un
mode de rétribution
défavorable et injustifié

pour ces salariés qui a
valu à Gallimard une
condamnation pour
travail dissimulé en 2006.
Depuis, un autre pro-
blème est apparu : « Les
éditeurs demandent aux

correcteurs de devenir
autoentrepreneurs,
tempête Anne Hébrard,
du Syndicat des
correcteurs. Ça leur
permet de ne pas payer
de charges. » L'auto-
entrepreneur a moins
de protection sociale
(chômage, maladie,
retraite) qu'un salarié, il
doit donc doubler son
salaire pour garder son
niveau de vie (payer une
mutuelle, d'éventuelles
charges, économiser
pour sa retraite...).
Il devrait donc percevoir
des tarifs que pas un
éditeur n'accepterait. Le
syndicat voudrait porter
l'affaire en justice, mais
aucun correcteur ne
veut devenir le visage
de ce combat. Dans un
métier basé sur le réseau,
« comment se rebeller
contre quelqu'un qui n'est
même pas son patron » ?

c'était inimaginable il y a quelques années», témoigne Odile*, qui y travaille depuis plus de vingt ans. De trois personnes, le nombre de relecteurs d'un manuscrit est donc tombé à deux. C'est mieux que chez certains petits éditeurs, qui ne font appel qu'à des stagiaires ou à des logiciens, mais « ce n'est pas suffisant pour éviter les fautes », affirme Odile. On estime en effet qu'un bon correcteur voit 90 % des fautes. De plus, la cadence exigée augmente : de 9000 à 12000 signes de l'heure en préparation de copie ; de 14000 à 18000 en relecture. Le tout à un tarif qui n'a pas varié depuis des années : 11 € nets en moyenne de l'heure, quel que soit l'état du manuscrit d'origine. Éditis (XO, Plon, Robert Laffont) est très en dessous, Hachette dans la moyenne et Gallimard, « bon payeur », à 13 €. « La correction qui coûte cher, c'est un mythe », déclare Marie-Paule Rochelois, correctrice pour trois importants éditeurs parisiens. Pour un roman de taille moyenne (400 000 signes) tiré à 7000 exemplaires, une relecture coûte à l'éditeur 700 €. Soit 10 centimes par exemplaire. Pour deux passages, la note monte donc à 20 centimes, soit à peine 1 % du prix d'un livre vendu 20 €.

où chaque employé devient un correcteur potentiel, malgré l'absence de formation – être bon en orthographe est loin d'être suffisant. Pour Patricia Nerre, « les petites maisons d'édition sont honnêtes quand elles disent qu'elles n'ont pas les moyens de bien corriger, car elles vendent peu. Mais les grandes préfèrent sortir trente livres avec des fautes plutôt qu'un seul bien corrigé ». « Le problème, c'est que les financiers ont pris le pouvoir dans certains groupes », continue Marie-Paule Rochelois. Ils font donc la chasse à l'économie. En 2009, un éditeur de manuels scolaires a envisagé de ne plus rien corriger... avant de se rétracter. Chez Harlequin, la cadence demandée ne prend plus en compte les espaces du texte, ce qui représente 20 % de travail en plus pour les correcteurs. Ils ont obtenu en contrepartie une hausse de salaire de 12 %.

Le livre parfait est une gageure

« Mal nécessaire », les correcteurs ont la sensation d'être considérés comme un simple « surcoût ». Un terme qui fait bondir l'auteur Éric Giacometti : « L'éditeur qui pense ça est un imbécile », s'insurge-t-il. Après avoir vendu près d'un million d'exemplaires de ses romans aux éditions Fleuve noir, il voit le correcteur comme « un coéquipier, au même titre que le directeur littéraire ». « Les correcteurs sont essentiels, poursuit-il. Je ne connais pas un seul écrivain qui n'ait besoin d'eux. On laisse des fautes, c'est humain. » « Humain », un terme qui revient dans la bouche de chaque acteur du secteur. Car au-delà des économies recherchées par les éditeurs, les correcteurs rappellent qu'ils ne sont « pas des

Valise diplomatique,
Pierre-Louis Blanc,
Éditions du Rocher 2004

Économies, économies...

Il est évident que pour les petites maisons d'édition, cette moyenne augmente mécaniquement. « Si on sait qu'on vendra 200 exemplaires d'un livre, on fera des concessions », explique Xavier Pryen. C'est le prix à payer si on veut faire exister l'œuvre. » La grande majorité des publications de L'Harmattan est donc corrigée en interne. C'est le cas dans beaucoup de petites maisons,

le Val d'Hiv de 1962, les
du grand public qu'au cour
de notre dernier siècle qu
Tourvier. Klaus Barb
de second
sur

LITTÉRATURE JEUNESSE

LA FIN DU PASSÉ SIMPLE

Pour rendre certains titres (*Fantômette*, *Alice Roy*, *Les six compagnons*, etc.) plus accessibles aux enfants d'aujourd'hui, les éditions Hachette procèdent à des réactualisations du texte. Ainsi, dans *Le club des cinq*, exit le passé simple, le récit est désormais au présent et les mots désuets (*saltimbanques*, *roulotte*, etc.) escamotés. Sans oublier le politiquement correct : l'enfant autrefois battu est dorénavant seulement grondé.

Pour Ronald Blunder, de Hachette, « il n'y a pas de déperdition, le texte original était déjà basique. Il y a toujours eu une tradition, acceptée par son auteur Enid Blyton, d'adapter le texte pour qu'il soit plus familier aux enfants ». L'édition britannique suit d'ailleurs la même voie, ce qui a provoqué l'ire du président de la Enid Blyton Society, Tony Summerfield : « Les adultes ont tort de sous-estimer l'intelligence des enfants. Ces derniers

savent très bien que ces romans furent écrits à une autre époque. » Soazig Le Bail, directrice littéraire jeunesse des éditions Thierry Magnier, est du même avis. « Les enfants préfèrent qu'on les prenne au sérieux. Tout simplifier donne une littérature insipide », estime-t-elle. Elle n'est pas surprise de cette évolution, « qu'on retrouve dans toute la littérature jeunesse. Elle a même été intériorisée par les auteurs, qui nous donnent des manuscrits parfaitement lisses ». Les écrivains plus anciens échappent à cet essorage : « C'est l'inverse avec la comtesse de Ségur, où on met un appareil critique, des notes pour expliquer des comportements incompréhensibles pour le lecteur d'aujourd'hui », expliquait en juillet à *Libération* Élisabeth Sevin, directrice éditoriale des Bibliothèques Rose et Verte.

→ robots ». Depuis la Bible de Gutenberg, « il y a toujours eu des coquilles, rappelle Marie-Paule Rochelois. On les utilise aujourd'hui pour différencier édition originale et éditions plus ou moins pirates de Rabelais ». Elle réfute l'idée selon laquelle la qualité des ouvrages diminuerait. « Les correcteurs sont mieux formés aujourd'hui, ont une plus grande culture générale », note la correctrice, qui incite les lecteurs à rouvrir d'anciens livres pour comparer. Ronald Blunder, lui, se souvient qu'à son arrivée chez Hachette jeunesse, dans les années 70, il avait lu une édition de *L'Étalon noir* comportant plus de quarante erreurs. « Ça coûtait bien plus cher à l'époque de corriger les livres, car il fallait les recomposer, précise-t-il. Aujourd'hui, il suffit de modifier le fichier texte. » Depuis l'arrivée de l'informatique, une faute repérée après la sortie du livre ou signalée par les lecteurs – « les éditeurs détestent ces courriers, ça blesse leur vanité », s'amuse une correctrice – peut donc être corrigée avant la réimpression ou la réédition suivante. Mais pour combien de temps ? Gallimard a décidé, en 2010, de ne plus faire relire les titres à leur passage en Folio poche. Et chez Éditis, ceux qui passent de Belfond à 10/18 n'ont le droit qu'à un « balisage » : dix pages sont relues au début, 50 au milieu et 10 à la fin. S'il y a peu de coquilles, l'ouvrage n'est pas recorrecté. Des pratiques de plus en plus fréquentes. « La qualité n'a pas encore diminué, mais je crains que cela ne soit bientôt le cas, regrette Marie-Paule Rochelois. Des doubles lectures qui n'existent plus permettaient en plus aux

jeunes de se faire la main. Or, aujourd'hui, les bons correcteurs du milieu vieillissent... » Sans compter le nombre de plus en plus grand de ceux que les éditeurs appellent les « écrivains » : « S'il y a moins de correcteurs, il y a aussi beaucoup moins de vrais auteurs, souligne Odile. De plus en plus de gens sont publiés sans posséder réellement la langue française. Ils n'écrivent pas des livres, mais des produits. » Si les éditeurs préfèrent publier des produits plutôt que des livres, Patricia Nerre propose de les traiter comme tels : « Un produit défectueux, vous le rapportez au magasin. Il faut donc oser demander le remboursement d'un livre qui serait bourré de fautes. » ■

Morgan Bourven

* Les correctrices interrogées, payées à la tâche, ont souhaité témoigner sous couvert d'anonymat.

Ancienne traduction



Chapitre 1

Cinq jours de vacances



« Où est la carte ? demanda François. Est-ce celle-là, Claude ? Bon. Où nous mettrons-nous pour l'étudier ? »

— Sur le tapis, décida Annie. Une carte est toujours plus facile à lire par terre ! Poussons la table.

— Doucement ! dit Claude. Papa travaille dans son bureau. Vous savez bien qu'il se met en colère chaque fois que nous faisons du bruit ! »

Avec précaution, ils poussèrent la table dans un coin du salon et déplièrent la carte sur le tapis. Ensuite, ils s'installèrent tout autour, les uns à genoux, les autres à plat ventre. Dagobert les considéra d'un œil étonné : il pensa qu'il s'agissait là d'un nouveau jeu et se mit à aboyer.

5



Nouvelle traduction

chapitre 1

Cinq jours de vacances



— Où est la carte ? demande François. C'est celle-là, Claude ? Bon. On se met où pour l'étudier ?

— Sur le tapis, décide Annie. Une carte est toujours plus facile à lire par terre ! Déplaçons la table.

— Doucement ! s'écrie Claude. Papa travaille dans son bureau. Vous savez bien qu'il se met en colère chaque fois qu'on fait du bruit !

Avec précaution, ils poussent le meuble dans un coin du salon et déplient le document sur le sol. Ensuite, ils s'installent tout autour, les uns à genoux, les autres à plat ventre. Dagobert le

Au prétexte de rendre des œuvres comme les aventures du *Club des cinq* accessibles aux jeunes d'aujourd'hui, les éditeurs simplifient le texte original pour le mettre au goût du jour.